

Petite revue de philosophie

Les philosophes à la triste figure

Marc Chabot

Volume 8, Number 1, Fall 1986

Au Québec ! Au XIX^e siècle !

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1104244ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1104244ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (print)

2817-3295 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chabot, M. (1986). Les philosophes à la triste figure. *Petite revue de philosophie*, 8(1), 1–21. <https://doi.org/10.7202/1104244ar>

Les philosophes à la triste figure

Marc Chabot

*Professeur au département de philosophie
du CEGEP F.-X. Garneau*

- Y a-t-il ici quelqu'un qui prétende s'appeler Don Quichotte de la Mancha? S'il ose supporter le poids de mon regard qu'il avance.
- Je suis Don Quichotte de la Mancha, chevalier à la triste figure.
- Écoute-moi, charlatan, tu n'est pas un chevalier mais un dérisoire imposteur. Tes jeux ne sont que des jeux d'enfants et tes principes ne valent guère mieux que la poussière qui rampe sous mes pieds.
- Manque de courtoisie, fausse chevalerie, donne-moi ton nom avant que je te châtie.
- Arrête, Don Quichotte! Tu voulais mon nom, je vais te le dire, je m'appelle le Chevalier au Miroir. Regarde, Don Quichotte, regarde dans le Miroir de la réalité, regarde, que vois-tu, rien qu'un vieux fou. Regarde, regarde. Plonge, Don Quichotte, plonge, viens te noyer en lui, et il est l'heure de couler, la mascarade est terminée, avoue que ta noble Dame n'est qu'une putain et que ton rêve n'est que le cauchemar de l'esprit qui s'égare.
- Je suis Don Quichotte, chevalier errant de la Mancha, et ma noble Dame est Dulcinea.

Jacques Brel
L'Homme de la Mancha.

Toute la pensée d'Alexis Pelletier est contenue dans une phrase de Joseph de Maistre: «J'ose dire que ce que nous devons ignorer est plus important que ce que nous devons savoir.» Ainsi, le drame des penseurs libéraux n'est peut-être pas celui que l'on croit. On a dit qu'ils ont combattu les idées ultramontaines, qu'ils ont cherché à «rationaliser» le politique, qu'ils se sont donnés tout entiers à des valeurs comme la liberté de conscience, la liberté de penser, de parler et d'écrire. Tout cela n'est pas faux, mais ils ne savaient pas qu'on ne combat pas l'ignorance par le savoir. Ils ne savaient pas que la raison seule ne peut rien contre un corps de vérités constituées, qu'on n'ébranle pas une doctrine providentielle par des raisonnements, de la logique et de la philosophie. Autrement dit, la philosophie est une arme très faible contre la théologie. Elle n'offre pas assez de sécurité pour convaincre.

Essayez d'imaginer Don Quichotte rencontrant son double. Le moulin vers lequel le chevalier fonce, n'est pas un moulin, mais un autre chevalier

errant, combattant lui aussi pour sa Dulcinée. La noble Dame de Pelletier se nomme Providence ou Autorité. L'autre Don Quichotte, c'est Dessaulles et sa noble Dame se nomme «raison» et «liberté».

Alexis Pelletier a écrit un texte d'une violence inouïe contre Dessaulles. Un texte intitulé *Le Don Quichotte montréalais sur sa rossinante ou M. Dessaulles et la grande guerre ecclésiastique*. Dessaulles y est décrit comme un malade: «Le pauvre homme souffre d'une furieuse indigestion, si l'on en juge par la masse informe et putride qu'il a vomie¹.»

L'image de Don Quichotte nous est suggérée par Pelletier lui-même. Nous n'avons pas besoin de l'inventer. Tant et aussi longtemps que nous avons un seul Don Quichotte, tout va bien. Si on aime les rêveurs, on se met de leur côté et on essaie de les défendre. C'est souvent ce que nous faisons lorsque nous analysons le débat idéologique entre les libéraux et les ultramontains de la fin du XIX^e siècle. Toute notre sympathie va à Dessaulles. On a beau essayer d'être objectif, nos choix sont faits. On peut les lire entre les lignes.

Dès lors une question s'impose: comment parler d'Alexis Pelletier sans faire surgir un monstre? Inévitablement ce penseur doit être classé dans une galerie spéciale de notre musée philosophique. Direction sous-sol, section horreurs. Dans cette perspective, il est facile de reprendre une idée de Cioran dans son livre sur Joseph de Maistre, *Essai sur la pensée réactionnaire*:

1. Publié sous le nom de Luigi, Montréal, La Société des Écrivains catholiques, 1873, p. 1.

Vers la fin du siècle dernier, au plus fort de l'illusion libérale, on pouvait s'offrir le luxe de l'appeler [il parle bien sûr de Joseph de Maistre] «prophète du passé», de le considérer comme une survivance ou un phénomène aberrant. Mais nous d'une époque autrement détrompée, nous savons qu'il est nôtre dans la mesure même où il fut un «monstre» et que c'est précisément par le côté odieux de ses doctrines qu'il est vivant, qu'il est actuel. Serait-il du reste dépassé, qu'il n'appartient pas moins à cette famille d'esprits qui datent en beauté².

Cette citation mérite à mon avis un commentaire précis, que j'appliquerai cette fois à Pelletier et qui devrait servir de référence à tout ce que j'essaierai de développer par la suite.

1) Notre littérature philosophique n'est pas étudiée et lue justement parce qu'elle nous apparaît monstrueuse. En utilisant de la sorte le texte de Cioran, je ne fais finalement qu'enfoncer encore plus profondément les pieux dans le cœur de nos philosophes. Détrompez-vous. On peut penser que nous nageons de nouveau depuis quelques années dans «l'illusion libérale» comme le dit Cioran. Un penseur comme Dessaulles ne peut être compris sérieusement qu'en vérifiant dans les textes ce à quoi il s'oppose. Or, Pelletier est l'un de ses adversaires principaux.

2) Je ne vois aucune raison justifiant le fait que nous continuons à craindre les monstres. Nous devons au contraire nous placer devant eux et nous offrir le luxe de relire leurs textes afin de mieux saisir le débat idéologique qui nous occupe. À bien des égards, la pensée libérale est tout aussi monstrueuse. Nous sommes devant deux machi-

2. Paris, Fata Morgana, 1977, p. 12.

nes textuelles qui essaient de s'annuler, de se détruire mutuellement.

3) De Joseph de Maistre à Alexis Pelletier, il n'y a qu'un pas. Pelletier est un monstre, mais il est aussi un Don Quichotte. Nous n'aimons pas sa Dulcinée, mais qu'est-ce que cela change? Nous faisons de la philosophie, il ne s'agit pas simplement de «faire aimer», mais de comprendre. Cioran nous dit un peu plus loin dans son livre: «La justification de la Providence, c'est le Don Quichottisme de la théologie³.» On pourrait avancer qu'il y a chez Desaulles quelque chose de monstrueux, comme il y a du Don Quichottisme chez Pelletier. Alors, l'affrontement est inévitable. Le penseur libéral s'arme de concepts et le théologien sort de sa poche les dogmes et la tradition. Le présent sert de lieu de combat. Le passé et l'avenir sont convoqués sur la place publique et c'est à coups de plumes qu'on va se battre.

4) Dernière remarque sur cette citation. Toute pensée a quelque chose de monstrueux. Toute affirmation contient sa dose d'horreur. Pour ma part, les textes de Pelletier me semblent bien moins monstrueux que l'idée qui veut que nos philosophes ne méritent pas d'être lus parce qu'ils étaient des réactionnaires ou des curés.

Les avertissements étant faits, il ne reste plus entre mes mains que les textes. Il ne reste plus qu'à indiquer comment l'une des deux machines textuelles se met en branle. Les quelques thèses que je poserai ne visent rien d'autre qu'une compréhension de la machine textuelle, puis une mise en

3. *Ibid*, p. 18.

question aussi de ce que sont les essais dans la production littéraire générale. Tout ne pourra pas être dit, mais tout ce qui est dit a un but clair: montrer que philosopher aujourd'hui, c'est encore et toujours tenter de comprendre ce pourquoi un acte est posé, sera posé ou a été posé. Inévitablement, «une histoire de la vérité» dans le sens où Foucault l'a faite, c'est-à-dire: «une histoire qui ne serait pas celle de ce qu'il peut y avoir de vrai dans les connaissances; mais une analyse des «jeux de vérités», des jeux du vrai et du faux à travers lesquels l'être se constitue historiquement comme expérience, c'est-à-dire comme pouvant et devant être pensé.» Et Foucault poursuivait son texte en demandant: «À travers quels jeux de vérité l'homme se donne-t-il à penser son être propre quand il se perçoit comme fou, malade, criminel ou homme de désir⁴?» Je me permets d'ajouter: quels sont les jeux de vérité de celui qui se perçoit comme monstre ou comme Don Quichotte? Maintenant allons-y.

1. L'idolâtrie des commencements

Dans l'essai *Le libéralisme dans la province de Québec*, publié vers 1875 et signé par Eugène Normand (pseudonyme d'Alexis Pelletier), on peut lire à la première page l'affirmation suivante:

Il y a cinquante ans, et même moins, le Canada-français, qui s'appelle aujourd'hui la Province de Québec, était partout cité, et avec raison, comme le pays le plus sincèrement catholique du monde. À bon droit, nous étions fiers de voir notre jeune pays resplendir de cette gloire, et nous disions qu'elle lui avait été méritée par ces preux,

4. Michel, Foucault, *L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1984, p. 12-13.

nos Ancêtres, qui furent des hommes à la Foi robuste et au cœur noble et très vaillant. [...] Tout fut consacré à solidement établir sur ce sol de la Nouvelle-France, le règne de Jésus-Christ et de sa sainte Église⁵.

Le propre de la pensée réactionnaire comme de la pensée libérale, c'est d'abord de construire le réel, de fabriquer un espace et un temps dans lesquels il deviendra possible de parler, d'inventer un cadre de référence pouvant servir aux lecteurs. Cette mise en situation est importante, les êtres pour qui on écrit vivent dans un espace-temps bien défini, ils ont une faible mémoire de ce qui fut avant et de ce qui se prépare. Le présent seul semble les occuper. Le philosophe, comme tout producteur textuel, situe son lecteur.

Pelletier écrit: «Il y a cinquante ans et même moins» — n'oublions pas que nous sommes en 1875 — «il y avait ici l'âge d'or du règne de Jésus-Christ et de sa sainte Église.» Ce qui revient à dire: le règne de Jésus-Christ et de sa sainte Église au Canada français survient juste un peu avant ou exactement pendant les troubles de 1837. C'est-à-dire pendant l'une des périodes les plus troubles de notre histoire. Ici, il suffit de faire une simple soustraction pour vérifier que quelque chose ne va pas dans l'affirmation. Et comment ne pas réciter alors la phrase de Joseph de Maistre: «J'ose dire que ce que nous devons ignorer est plus important que ce que nous devons savoir.»

Ce qu'il faut surtout comprendre, c'est qu'un penseur réactionnaire n'est pas en soi intéressé par les faits de l'histoire réelle d'un peuple. Ce qui, par contre, l'intéresse au plus haut point, c'est

5. P. 5.

l'histoire qu'il imagine, c'est-à-dire les faits qui sont de sa fabrication et qu'il peut contrôler. Ce *qu'il faut savoir*, c'est ce que je vous apprends, jamais, au grand jamais, ce qui est.

Toute pensée réactionnaire vit non pas dans le passé, mais par le passé qu'elle construit. Elle est nostalgie des origines et idolâtrie des commencements. Le présent n'est qu'une réalité difforme, une déchéance, une dégradation du passé. Mais il y a pire, puisque le passé est lui aussi complètement déformé, il faut le refaire. Le passé, pour Pelletier, c'est davantage l'idée qu'il s'en fait que ce qu'il fut. L'impureté est tout entière un effet du présent. D'où l'importance de l'ignorance. Tout ce qui pourrait obstruer l'idéal doit être ignoré.

Don Quichotte, on le sait, ne veut pas voir la réalité. Elle ne l'intéresse pas. Là, où tous les autres voient un plat à barbe, Don Quichotte voit un casque d'or. Au moment même où les faits sont en train de devenir ce par quoi le savoir vaut quelque chose, Pelletier s'évertue, à son tour, à les ignorer. Car les faits, en cette fin du XIX^e siècle, n'est-ce pas justement ce qui semble nous ouvrir pour la première fois à la vérité? Une vérité qui sera autre chose qu'une révélation divine, une vérité qu'on nommera «naturelle», les faits donnant accès à la prise de connaissance elle-même?

Pendant ce temps, le penseur libéral cherche par tous les moyens à se mettre à l'écoute des faits. Il se refuse à négliger ce qui se montre. Il n'est plus question pour lui d'ignorer. Ce qu'il veut savoir, c'est ce qu'il ignore, et si pour atteindre son but il doit ignorer la tradition, le passé, les dogmes, les ancêtres, les fabulations, l'autorité et même parfois le Divin, il le fera.

On ne nous impose qu'un Credo, le Credo de l'absurde!
On ne nous impose qu'une posture: l'agenouillement! On
ne nous impose qu'une science: le psautier de David! On
ne nous laisse qu'une arme: le chapelet. C'est le croupis-
sement d'une race dans l'accroupissement.

Il nous faut abandonner définitivement l'idée
que les penseurs libéraux sont des individus pru-
dents, respectueux des institutions, ménageant la
chèvre et le chou afin de ne pas blesser leur adver-
saire. Bien au contraire, il s'agit d'une guerre à
finir. Tous les coups sont permis. Les couteaux
volent bas.

L'ensemble des textes de Pelletier sont écrits
sous le mode de l'affolement. Il craint pour l'avenir.
Il craint l'avenir tout court.

Que le penseur ultramontain entretienne avec
le passé une relation douteuse, dans la mesure où
il construit son passé et ne cherche nullement à
rendre compte fidèlement d'un état de fait, c'est
une hypothèse qui demeure à vérifier. Mais il est
certain que dans le cas d'Alexis Pelletier, l'hypo-
thèse tient. Est-ce là le propre d'une pensée réac-
tionnaire, de toute pensée réactionnaire? C'est ce
qui reste à travailler. Mais alors, il faudrait aussi
vérifier comment les penseurs libéraux fonction-
nent avec les notions de «passé» et «d'avenir». Car,
il se peut bien que Dessaulles fabrique à son tour
une histoire qui lui convient, qui convient à ses thè-
ses et à sa philosophie.

2. Une question de principes

Les thèses du libéralisme politique du XIX^e
siècle s'articulent toutes autour d'un principe très
simple et archi-connu: *tout est politique, même les
questions religieuses*. De ce principe tout le reste

suit, c'est-à-dire la petite armée du «Don Quichotte libéral»:

1. la démocratie
2. le suffrage universel
3. la souveraineté
4. l'État
5. la liberté de parole
6. la liberté de conscience
7. la loi
8. la sécularisation des institutions
9. l'égalitarisme
10. la neutralité
11. la liberté de presse
12. l'individu

C'est justement à cette armée-là que Pelletier s'attaque dans *Coup d'œil sur le libéralisme européen et sur le libéralisme canadien. Démonstration de leur parfaite identité*⁶. L'abomination du principe libéral tient dans le fait que pour l'ultramontain «au fond de toute question politique se trouve toujours la question religieuse⁷». Les soldats de Pelletier se mettent en rang à leur tour et ils se nomment:

1. Dieu
2. l'autorité
3. la hiérarchie
4. l'ancienneté
5. les privilèges
6. les droits acquis
7. la famille

6. Montréal, Le Franc Parleur, 1876, 79 pages (brochure non-signée).

7. *Ibid.*, p. 6.

8. la propriété
9. le caractère religieux de toute institution
10. la fortune
11. le Pape
12. l'Église

Si le nombre de concepts est égal, il ne faut pas croire que le rapport de forces entre ultramontains et libéraux est tout aussi égal dans la réalité sociale. Les concepts des uns et des autres constituent tout au plus l'armée des airs. À cette guerre des mots est rattachée une guerre des pouvoirs. Pratiquement, on le sait, les libéraux du XIX^e siècle n'ont jamais eu la chance et les moyens de diffuser, d'informer et d'influencer comme les ultramontains. Cette guerre a plusieurs fronts, et ce qui nous intéresse ici c'est le terrain philosophique.

La thèse que je veux soutenir maintenant s'articule ainsi: je ne crois pas qu'il soit vraiment important de prendre parti pour l'une ou l'autre des forces en jeu. Ce n'est pas important parce que c'est déjà fait, le XX^e siècle philosophique n'étant finalement qu'une réaffirmation à l'infini des principes libéraux. Est-il vraiment intéressant de le répéter: nous pensons que Dessaulles a raison contre Pelletier. Or, majoritairement, le Québec de la fin du XIX^e siècle en avait décidé autrement. Mais il est strictement inutile de démontrer qu'il avait tort. Nous l'avons fait trop souvent, ce qui a pour résultat de disqualifier l'ensemble de notre discours philosophique. Ce qui nous oblige aussi à commenter notre histoire philosophique à peu près comme on commente un match de hockey. Il y a une équipe gagnante et une équipe perdante, et mieux vaut oublier que l'adversaire a déjà remporté quelques victoires.

Philosopher aujourd'hui, c'est agir autrement. Philosopher ce n'est pas s'appliquer à disqualifier ou ignorer le contenu d'un discours ou le résultat d'une bataille idéologique, mais penser à partir d'eux. Nous n'avons pas encore d'histoire de la philosophie parce que nous nous évertuons à fonctionner comme Pelletier lui-même fonctionnait: le passé ne fait pas mon affaire, je le reconstruis pour faire triompher ma thèse. Le passé philosophique du XIX^e siècle ne fait pas notre affaire, nous l'ignorons en faisant semblant que Pelletier n'a pas existé, que la philosophie même n'a pas existé. Et nous rêvons d'un avenir différent.

Les principes qui sont en jeu dans la pensée libérale et que Pelletier s'acharne à détruire, ils sont les nôtres aujourd'hui, mais ce qui m'intéresse avant tout lorsque je lis Pelletier, ce n'est pas de dire: il a raison, il a tort, c'est d'essayer de cerner comment il tente de se défaire de la pensée de l'autre? Comment inévitablement il se doit d'user d'une forme de mimétisme pour y échapper, comment l'autorité qui est pour lui un concept clé intervient comme une police théologique?

Au XIII^e siècle, saint Thomas avait écrit: «L'étude de la philosophie n'est pas destinée à nous faire savoir ce que les hommes ont pensé, mais ce qu'il en est réellement de la vérité» (I *De Caelo et Mundo*, i, 22, n^o 8). Il a fallu attendre 1880 pour que Léon XIII fasse publier une première édition critique de ses œuvres. Alexis Pelletier entretient avec la vérité un rapport tout à fait particulier. Nos penseurs d'ici se rangent indiscutablement du côté de Léon XIII. Saint Thomas va vaincre à la fin du XIX^e siècle grâce à l'intervention de Rome.

Mais nous qui nous contentons le plus souvent de savoir ce que les hommes ont pensé, nous ne nous soucions que fort peu de l'effet de vérité des textes. Des vérités thomistes aux jeux de vérité de Foucault, il y a un monde. Quand saint Thomas gagne sur les autres penseurs de son époque, les autres penseurs disparaissent. Ainsi, pour prendre un exemple, Boèce de Dacie, qui écrivait entre 1260-1270: «Au moment même où quelqu'un abandonne les raisons il cesse d'être philosophe et la philosophie ne se fonde pas sur des révélations et des miracles» (*De Aeternitate Mundi*)⁸.

Faire disparaître Alexis Pelletier de notre histoire de la philosophie, c'est aussi faire disparaître Dessaulles. Une histoire en cache toujours une autre. L'écrivain uruguayen Juan Carlos Onetti a écrit dans un petit roman intitulé *Le puits*:

On dit qu'il y a plusieurs façons de mentir; mais la plus répugnante de toutes est de dire la vérité, toute la vérité, en cachant l'âme des faits. Parce que les faits sont toujours vides, ce sont des récipients qui prennent la forme du sentiment qui les remplit⁹.

Alexis Pelletier est un fait de notre histoire, Dessaulles est un fait de notre histoire. Ce qui m'attire chez eux, ce n'est pas simplement comment ils ont produit ou non «toute la vérité», mais davantage ce que la vérité qu'ils croyaient produire les a obligés à cacher. Si Pelletier est répugnant parce qu'il ment, nous le serions encore davantage en essayant de continuer de faire croire qu'il n'y a rien à penser de leur production. Pire, qu'il n'y a rien à penser sur ce que nous avons été.

8. Voir à ce sujet: *Philosophes médiévaux des XIII^e et XIV^e siècles*, 10/18, n° 1760, Paris, 1986.

9. Paris, Christian Bourgois, 1985, p. 73.

Notre rapport à la vérité en philosophie s'est transformé du tout au tout depuis un siècle. On peut même penser que nous avons été obligés de refaire le procès entamé au XIII^e entre saint Thomas et Boèce. Maintenant qu'il ne s'agit plus de déterminer un vainqueur mais de travailler sur la multiplicité des pensées et les différences entre les philosophies, peut-être est-il possible d'allonger nos réflexions sur l'histoire de la pensée en catégorisant nos productions tout autrement.

3. Mais qu'est-ce donc qu'un essai?

On a tendance à l'oublier et il faut le rappeler: un essai est une production littéraire où un «je» se débat avec les idées des autres et les siennes. Un essai n'est jamais tout à fait désincarné. Un essai n'est jamais une simple somme d'idées. Un individu cherche à se dire avec et contre les autres. Un individu tente de s'expliquer avec et contre tous. Le philosophe a beau fabriquer des exposés, jouer avec des abstractions, mutiler son «je» pour qu'il ne prenne pas toute la place dans son écriture, il ne réussira jamais à s'abstraire tout à fait de son texte. Une fiction pure des idées n'existe pas.

Dans le *Don Quichotte sur sa rossinante*, Pelletier écrit en parlant de Dessaulles:

Je vous méprise souverainement [...]. Quand on est ce que vous êtes et qu'on fait profession de l'être, on ne mérite pas plus d'égards que le gamin qui vous insulte dans la rue¹⁰...

Ce «je» qu'on a tendance à considérer comme insignifiant en philosophie, doit pourtant être

10. *Op. cit.*, p. 6.

pensé par nous qui sommes tous des producteurs de textes et d'essais.

On ne peut pas reprocher à Pelletier d'avoir caché son «je» dans ce texte. Mais il ne faut pas oublier que très concrètement, Pelletier a été dans l'obligation toute sa vie de faire fi de son propre «je». L'autorité de l'Église, qu'il a portée si haut dans tous ses textes, cette autorité-là ne lui a jamais reconnu le droit de signer Alexis Pelletier. D'une certaine manière, il ne fut pas seulement un homme de réaction, mais un écrivain qui toute sa vie a subi les foudres de la réaction. Alexis Pelletier fut probablement l'ultramontain le plus pur de notre histoire. Il a aimé jusqu'à l'aveuglement ce qui le haïssait profondément. Son projet d'écriture fut nié par ceux-là mêmes qui devaient le défendre: les autorités ecclésiastiques. On ne lui a jamais laissé la chance d'articuler devant tous son propre «je». Il a utilisé pas moins de huit pseudonymes durant sa carrière d'écrivain.

Un essai, donc, c'est une sorte d'autobiographie de nos idées. Un essai ne sera jamais une simple thèse. Toute philosophie est donc en train de se nier lorsqu'elle laisse croire qu'il est possible de ne produire que des idées.

Je ne suis pas un spécialiste de Dessaulles, mais je fais l'hypothèse que dans ses textes aussi il y a un «je» qui se débat; dans *La grande guerre ecclésiastique* on peut lire:

Eh bien! j'ai cru qu'il devait se trouver au moins un homme dans un pays qui ne craindrait pas de maintenir le droit national contre l'usurpation ultramontaine; qui ne craindrait pas de dire tout haut ce que tant de gens

pensent tout bas mais craignent d'exprimer en face d'un clergé puissant¹¹...

Il arrive que l'écriture soit le seul moyen qui reste pour se tenir debout. Soudain le «je» s'éveille. Il en a assez du silence, il en a assez de la tourmente intérieure qui l'envahit. Le «je» part en campagne, à cheval sur des mots. Il fonce tête baissée dans les idées des autres, éclabousse le langage de l'autre.

Il n'y aura toujours qu'un moyen de faire cette histoire de la philosophie québécoise; d'abord et avant tout considérer sérieusement la proposition suivante: nos philosophes sont des écrivains, des essayistes. Ils ne peuvent continuer à vivre que par les textes qu'ils ont produits.

L'essai est une tentative pour se dire et pour vivre. Les essayistes du XIX^e siècle essaient justement de se dire. De sortir de l'étouffement. L'essai, c'est le «je» qui se cache derrière des idées, c'est aussi le «je» qui s'avance avec des idées. Quand autour de soi l'espace se rétrécit, quand la parole n'est pas possible, on prend sa plume, on s'ouvre à l'espace en traçant des mots sur du papier.

En 1843, un philosophe allemand, fort peu lu aujourd'hui, écrivait dans un manifeste intitulé *La philosophie de l'avenir*¹²:

C'est par la distinction des lieux [...] que commence la nature organisante. C'est dans l'espace seul que s'oriente la raison. Où suis-je? Telle est la question de la

11. L.-A. Dessaulles, *La grande guerre ecclésiastique*, A. Doure, 1873, p. III.

12. L. Feuerbach, *Manifestes philosophiques*, 10/18, Paris, U.G.E., 1973, p. 248.

conscience qui s'éveille, la première question de la sagesse profane [...]. L'homme inculte ne se soucie pas du lieu; il fait n'importe quoi, n'importe où, sans distinction; le fou également.

Notre plus grande erreur actuellement c'est d'essayer à tout prix de classer Pelletier comme un ultramontain, d'essayer à tout prix de faire de Dessaulles un défenseur du libéralisme. Erreur parce qu'alors on s'empêche de voir une individualité apparaître et s'emparer d'un lieu. Une individualité qui tente de faire sa place avec une œuvre. Pelletier et Dessaulles ont été cela. Mais jamais au grand jamais les textes ne font apparaître cela. Dessaulles n'écrit pas: «J'ai cru qu'il devait se trouver au moins un libéral dans le pays qui ne craindrait pas... etc.», il parle d'un homme. Point à la ligne. Il fait profession d'être, comme le lui rappelle Pelletier d'ailleurs.

C'est de là qu'il nous faut partir pour comprendre la période que nous travaillons. Nous avons devant nous des textes à prendre au sérieux. Peu m'importe que ces textes soient contre mes idées, contre l'idéologie dominante, pour le clergé, pour la liberté. Il y avait alors si peu d'espace pour dire les choses, si peu d'idées qui pouvaient s'avancer en toute liberté, si peu de «je» qu'on écoutait. Il ne faudrait pas répéter cette erreur.

Faire de soi-même un personnage, c'est aussi l'une des caractéristiques de l'essai. Les philosophes et les penseurs du XIX^e siècle tentent tous d'une certaine manière de se déprendre des griffes de l'autorité. Ils ne réussissent pas toujours. Certains comme Pelletier s'en défont d'une main et s'accrochent de l'autre. Son «je» se promène d'une main à l'autre. C'est tout simplement invivable,

mais Dessaulles n'agit-il pas ainsi lui aussi? S'affichant catholique pour la forme et s'affichant comme libéral impie aussi.

Que faisons-nous maintenant? D'abord penser le «je» des autres? S'en servir comme figure, comme exemple, comme preuve, comme alibi à nos propres boulimies d'idées. Car Pelletier, s'il était vivant, nous répondrait. Il dirait: «Diable, on me pense. On se sert de moi, on me cite, on parle à ma place.»

En 1867, Alexis Pelletier écrit à Mgr Baillargeon, qui vient de faire saisir ses brochures sur la question des classiques:

Si je comprends bien la dernière partie de votre circulaire, Monseigneur, il faut que l'écrivain catholique ait une mission spéciale pour écrire en faveur de la vérité et pour la défendre. Ce que j'ai dit et allégué dans les précédents articles prouve assez clairement qu'on peut enseigner et défendre la vérité, sans être de ceux à qui il a été expressément dit: Ite, docete omnes gentes.

Et plus loin il cite Mgr Parisi, de l'épiscopat français, qui écrivait:

Il n'est donc nullement besoin d'une mission spéciale pour avoir le droit d'écrire ou d'agir en faveur de la religion... il suffit de bien connaître la Sainte Cause que l'on doit défendre¹³.

Voilà bien un «je» catholique qui veut s'octroyer le droit de dire, qui veut prendre sa place et qui n'a pas l'intention d'en demander la permission. Même à l'intérieur de l'Église, il y a quelque

13. Georges St-Aimé, *Lettre à Mgr Baillargeon, évêque de Tloa, sur la question des classiques et commentaire sur la lettre du Cardinal Patrizi, 1867*, p. 10-11.

chose qui ne va plus. Même là, on se demande «où suis-je?»

Ni héros, ni martyr, ni mythe, ni niaiserie dans tout cela. Tout simplement l'idée que les mots forment sens dans un texte comme dans une institution. Les mots sont des actes. Les textes des armes. Les idées, des morceaux de vie et les écrivains, des hommes qui s'avancent devant les autres pour produire un discours dans l'Église et hors de l'Église.

Reconnaître à tout ce petit monde le droit d'être et d'avoir dit, c'est le minimum acceptable pour qu'une philosophie québécoise existe. Ce droit-là, il nous faudra l'arracher, il nous faudra le revendiquer. On nous demandera de produire des preuves, puis après on nous dira que cela ne prouve rien. On nous obligera à produire la liste des «je» penseurs, puis après, on dira que ce n'est pas sérieux parce que les «je» ne pensent pas comme nous.

Je reviens, en terminant, à Cioran. Il a écrit: «Le penseur épuise la définition de l'homme incomplet.» J'ajoute: le penseur le sait, c'est pour cette raison qu'il continue d'écrire et c'est pour cette raison qu'on peut dire de lui: voilà un penseur. La plupart du temps, il meurt en sachant qu'il n'a pas atteint son but. Alors survient un autre penseur qui s'imagine pouvoir en finir avec l'homme incomplet. Il reprend l'histoire de l'autre en essayant de la mener au bout. Il s'acharne pendant un certain temps à montrer que son échec tient dans le fait qu'il n'a pas choisi la bonne route. Il en ouvre une autre, défriche le terrain, pose des panneaux de signalisation et ne termine pas son chemin.

Cioran écrivait aussi: «Vouloir disséquer la prose d'un penseur réactionnaire, autant analyser une tempête.» «Chaque doctrine contient en germe des possibilités infinies de désastres: l'esprit n'étant constructif que par inadvertance, la rencontre de l'homme et de l'idée comporte presque toujours une suite funeste.» Si cette proposition est vraie ou a tout simplement du sens, il faut dire que Pelletier n'est pas simplement un homme de doctrine; c'est par lui que viennent la tempête, les suites funestes et le désastre.

Un Don Quichotte, ai-je dit au tout début. Oui et donc un «je» qui rêve tout haut, un «je» qui fait des cauchemars. Un «je» inquiet, un «je» qui dort mal. Donc un penseur.



L'ABBÉ ALEXIS PELLETIER